

JACQUES ATTALI

HISTOIRE
DE LA
MODERNITÉ



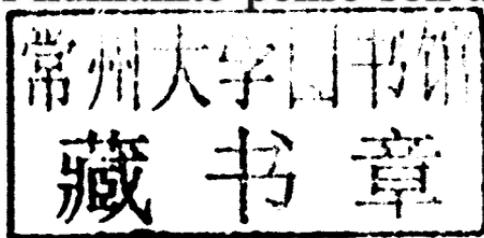
Comment l'humanité pense son avenir

ROBERT LAFFONT

JACQUES ATTALI

HISTOIRE DE LA MODERNITÉ

Comment l'humanité pense son avenir



ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2013

ISBN 978-2-221-11689-0

Table

1 – Naissance du désir de neuf : la modernité de l'Être	
<i>Jusqu'au III^e siècle de notre ère</i>	19
2 – La modernité de la Foi	
<i>De l'an 300 jusqu'en 1400</i>	35
3 – Au-delà des Anciens et des Modernes : la Raison	
<i>Du XV^e au XVII^e siècle</i>	55
4 – Esquisse d'une modernité de la Raison : la démocratie	
<i>Le XVIII^e siècle</i>	81
5 – Le triomphe de la modernité de la Raison : la démocratie de marché	
<i>Le XIX^e siècle</i>	101
6 – Socialisme, nihilisme, science-fiction et post-modernité	
<i>De la fin du XIX^e siècle à 1960</i>	123
7 – Le contemporain	
<i>Des années 1960 à aujourd'hui</i>	145
8 – Comment pensera-t-on l'avenir du monde en 2030 ?	
.....	165
<i>Bibliographie</i>	189
<i>Remerciements</i>	207

JACQUES ATTALI

HISTOIRE
DE LA
MODERNITÉ



Comment l'humanité pense son avenir

ROBERT LAFFONT

试读结束，需要全本PDF请购买 www.ertongbook.com

« Penser la modernité, son histoire et son avenir, est d'une redoutable urgence. Penser son histoire permet de comprendre l'idée qu'une société, siècle après siècle, se fait de son futur, à travers son gouvernement, ses mœurs, son art, ses modes, ses utopies. Et penser son avenir, c'est imaginer l'idée qu'on se fera, à l'avenir, de l'avenir. Tâche particulièrement fascinante.

Aujourd'hui, pour l'essentiel de la planète, la modernité, c'est l'Occident. Faut-il s'en réjouir ? Faut-il revenir aux conceptions antérieures de la modernité, qui ne voyaient l'avenir que dans l'espérance religieuse ? Ou faut-il faire fleurir les germes artistiques, scientifiques, culturels, politiques d'une nouvelle modernité, altruiste, une utopie modeste qui fera du bonheur de l'autre, en particulier de celui des générations à venir, la condition du nôtre ? »

J. A.

18€ TTC FRANCE-2013-X



www.laffont.fr

HISTOIRE DE LA MODERNITÉ

DU MÊME AUTEUR

Essais

- Analyse économique de la vie politique*, PUF, 1973.
Modèles politiques, PUF, 1974.
L'Anti-économique (avec Marc Guillaume), PUF, 1975.
La Parole et l'Outil, PUF, 1976.
Bruits. Économie politique de la musique, PUF, 1977, nouvelle édition, Fayard, 2000.
La Nouvelle Économie française, Flammarion, 1978.
L'Ordre cannibale. Histoire de la médecine, Grasset, 1979.
Les Trois Mondes, Fayard, 1981.
Histoires du Temps, Fayard, 1982.
La Figure de Fraser, Fayard, 1984.
Au propre et au figuré. Histoire de la propriété, Fayard, 1988.
Lignes d'horizon, Fayard, 1990.
1492, Fayard, 1991.
Économie de l'Apocalypse, Fayard, 1994.
Chemins de sagesse : traité du labyrinthe, Fayard, 1996.
Fraternités, Fayard, 1999.
La Voie humaine, Fayard, 2000.
Les Juifs, le Monde et l'Argent, Fayard, 2002.
L'Homme nomade, Fayard, 2003.
Une brève histoire de l'avenir, Fayard, 2006 (nouvelle édition, 2009).
La Crise, et après ?, Fayard, 2008.
Le Sens des choses, avec Stéphanie Bonvicini et 32 auteurs, Robert Laffont, 2009.
Survivre aux crises, Fayard, 2009.
Tous ruinés dans dix ans ? Dette publique : la dernière chance, Fayard, 2010.
Demain, qui gouvernera le monde ?, Fayard, 2011.
Candidats, répondez !, Fayard, 2012.
La Consolation, avec Stéphanie Bonvicini et 18 auteurs, Naïve, 2012.
Urgences françaises, Fayard, 2013.
Avec nous, après nous, avec Shimon Peres, Fayard, 2013.

Dictionnaires

- Dictionnaire du XXI^e siècle*, Fayard, 1998.
Dictionnaire amoureux du judaïsme, Plon/Fayard, 2009.

Romans

- La Vie éternelle, roman*, Fayard, 1989.
Le Premier jour après moi, Fayard, 1990.
Il viendra, Fayard, 1994.

(suite en fin de volume)

JACQUES ATTALI

HISTOIRE DE LA MODERNITÉ

Comment l'humanité pense son avenir



ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2013

ISBN 978-2-221-11689-0

Penser la modernité et son histoire est d'une redoutable urgence. Parce que, de tout temps, la modernité désigne implicitement la conception qu'une société se fait de son avenir, de ce qu'elle y imagine, de ce qu'elle en souhaite, de ce qu'elle y refuse ; penser l'avenir de la modernité, c'est donc penser l'idée qu'on se fera, à l'avenir, de l'avenir. Tâche particulièrement fascinante, puisqu'il s'agit, très concrètement aujourd'hui, de penser, par exemple, la façon dont, en 2030, on pensera, rêvera, s'imaginera, construira, combattra le monde de 2060.

La raison d'être de ce livre n'est donc pas seulement de raconter l'histoire, passionnante, d'un concept sans cesse changeant, enjeu de toutes les grandes batailles politiques et artistiques, mais de se servir de cette histoire pour comprendre comment à chaque étape de l'histoire, jusqu'à aujourd'hui, on pensait et préparait l'avenir. Pour en déduire la façon dont on le fera dans les temps futurs.

En a-t-on besoin ? Sans doute : les idées qu'on se fait de l'avenir le façonnent. Les idées qu'on se fera plus tard de l'avenir le prépareront et détermineront le chemin que prendra l'humanité.

Les sept avènements de l'avenir

Après le règne de trois modernités (celles de l'Être, de la Foi et de la Raison), la question semble aujourd'hui définitivement réglée : sur la majeure partie de la planète, pour la plupart des hommes, la modernité s'identifie, et s'identifiera de plus en plus, à l'occidentalisation. Non que cela signifie une victoire de l'Occident. Bien au contraire : d'une part, parce que l'appropriation par d'autres de ses valeurs devenues universelles – et en particulier le droit à la liberté individuelle – privera l'Occident de sa spécificité, et de son avance. D'autre part parce que, en Occident autant qu'ailleurs, beaucoup de gens mèneront une lutte acharnée contre cette conception de la modernité et cette direction de l'Histoire. Ils reprocheront en particulier à l'occidentalisation de violer leurs principes moraux et religieux, de détruire les spécificités culturelles, de dévaster la nature, de « marchandiser » toutes les relations sociales, y compris l'homme lui-même, en le transformant progressivement en artefact, dans une « hypermodernité », où la prothèse sera la mesure de la modernité.

Les adversaires de cette hypermodernité inventeront six autres projets d'avenir, six autres modernités.

Cinq d'entre elles (nostalgique, instantanée, théologique, écologique, ethnique) seront, par nature, incompatibles à terme avec la liberté individuelle et échoueront devant cette irrépressible revendication ; et on en reviendra à l'hypermodernité et à ses délires.

Une seule, à mon sens, altruiste, peut permettre à l'humanité de préserver à la fois son identité, sa créativité et sa liberté et de constituer un projet d'avenir durable. Le chemin pour y parvenir est très étroit. Mortellement étroit.

Brève histoire de la modernité

Suivre les méandres des divers sens de la modernité dans les diverses civilisations, dans les diverses langues, tout au long de l'Histoire, c'est traquer, aux meilleurs endroits, les secrets de la condition humaine. C'est discerner la façon dont chaque groupe humain pense ce qu'il rêve de devenir, dans le temps et dans l'espace, en combattant ce qui semble pouvoir lui nuire ; en valorisant ce qui est conforme à son utopie. C'est aussi en déduire les évolutions des valeurs, des idéaux, des esthétiques, des sujets d'indignation, des conceptions du progrès, des organisations économiques, des entreprises, des systèmes politiques, des mœurs, des esthétiques ; et plus prosaïquement, des façons de manger, de se vêtir, de se déplacer, de se loger, de travailler, de se distraire, d'aimer, de séduire, d'être heureux.

Cette réflexion est loin d'être inutile ; nul ne peut garantir qu'aucune des valeurs auxquelles nous tenons et que nous considérons comme définitivement acquises (y compris la démocratie, la liberté individuelle ou les droits de l'homme) resteront des valeurs d'avenir. D'autres pourraient, en certaines circonstances, les remplacer, dans l'imaginaire et le réel.

À chaque fois qu'un nouveau groupe arrive au pouvoir, il n'admet comme « modernes » que les changements qui préparent la société dont il rêve, renforcent son pouvoir et l'installent dans la durée. Il définit alors, et impose, un « nouveau », préférable à un « ancien ».

L'art d'une époque (de la peinture à la littérature puis au cinéma et autres formes nouvelles), en général financé par ces mêmes élites dominantes, est le reflet de leur audace, de leurs projets pour l'avenir. Il incarne mieux que bien d'autres dimensions de la société, la conception dominante de la modernité.

Une société dont la « modernisation » est le but explicite de ceux qui la dirigent a une vision claire de son avenir, liée à ce qu'il y nomme le « progrès ».

Pendant des millénaires, les sociétés préhistoriques se sont voulues répétitives, de peur que tout changement soit porteur de mort. Les hommes espéraient, sans en être assurés, le retour du soleil chaque matin, de la pluie chaque automne, des premières pousses chaque printemps. Rien ne les inquiétait plus que le changement. La modernité, c'était donc, pour eux, le retour du même. Était moderne ce qui était stable.

Leurs cosmogonies, comme leur art, aussi génial était-il, faisait l'apologie de cette utopie.

Puis, le neuf au service de l'individu est devenu une valeur positive, avec les premiers progrès techniques : le feu, la pierre taillée, puis polie, le levier, la roue et le passage du nomade au sédentaire, de la campagne à la ville.

C'est d'abord dans le monde des nomades du Proche-Orient et des marins de la Méditerranée, inventeurs de l'agriculture et de la ville, qu'il a été considéré comme une opportunité. L'avenir permet d'espérer réduire la peine des hommes, de retarder le moment de leur mort, de mieux vivre. L'être humain se dégage du groupe. L'homme devient précieux en soi. C'est la modernité de l'Être.

En particulier, le monde hébraïque puis le monde grec font, chacun à leur façon, l'apologie du nouveau.

Dans le monde juif, peuple du désert, un des premiers sans doute (en tout cas le premier dans ce qui deviendra l'Occident), le nouveau est bienvenu lorsqu'il aide chacun à participer à la réparation du monde, mission des hommes sur la Terre, condition de la venue du Messie et de la résurrection des morts. Le meilleur de l'avenir, pour eux, est d'accéder à l'immortalité en réparant le monde.

Dans le monde grec, constitué de peuples de la mer qui reçoivent et assimilent mieux que quiconque tout ce qui vient d'ailleurs, le nouveau est aussi bon en soi, parce qu'il offre à chaque être, ou plutôt à chaque citoyen, de nouvelles sources de beau, de plaisir et de confort.

Le monde romain, société militaire centralisée, reprend à son compte, après leurs défaites, une partie de l'héritage des mondes juif et grec. Innovation majeure : l'armée est puissante. Et l'urbanisme fait des progrès spectaculaires.

D'abord à l'intérieur même de l'Empire romain, puis au-delà, une secte juive hellénisée, le christianisme, impose bientôt un autre regard vers le mieux : l'avenir n'est plus ici-bas : il est dans la Rédemption et la Résurrection. Alors que la richesse matérielle était vue dans le monde judéo-grec comme une bénédiction, elle devient une malédiction. Est moderne celui qui se dépouille de ses biens au profit de l'Église. C'est la modernité de la Foi.

Le christianisme reprend alors la force du monothéisme, la ductilité du polythéisme, la puissance de la centralité. Ce n'est plus l'Être qui compte, mais le groupe. Ce n'est plus la liberté ni la raison de l'individu qui l'emporte, mais celle de l'Église qui abrite, protège, en échange de la Foi et du service. Les seigneurs organisent le servage à leur profit et à celui de l'Église.

Cette modernité tiendra, en Europe, plus de mille cinq cents ans.

Au XII^e siècle, débute en Italie et en Europe du Nord une révolution agricole et industrielle. Les marchands, les bourgeois, commencent à produire autrement. Le salariat voit le jour. Les bourgeois veulent un autre art ; ils financent des beffrois, qui concurrencent les clochers. L'architecture, la musique et la

littérature s'intéressent à d'autres sujets que le religieux. Les peintres s'essayent aux portraits de bourgeois ; et même, audace suprême, aux paysages.

À partir du xv^e siècle, la découverte des Amériques, l'imprimerie et la comptabilité engendrent dans l'Europe réformée et dans quelques ports italiens, ce qu'on appellera bien plus tard « l'Europe des Temps modernes ». Le marchand et l'artisan prennent le pas sur le paysan. Le continent déplace bientôt son cœur de Venise vers les Provinces-Unies.

Dans l'essentiel de l'Europe catholique, on nomme « Modernes » ceux qui croient encore à la modernité de la Foi et pensent que l'avenir n'est que dans la Rédemption ; et on nomme « Anciens » ceux qui veulent seulement un retour à la raison des Grecs.

Peu à peu, en Europe du Nord comme en Italie, se forme une nouvelle idée de la modernité, qui n'est ni chrétienne ni grecque. Ce n'est plus la modernité de l'Être, ni de la Foi, mais celle de la Raison. Ces « nouveaux Modernes » s'intéressent aux changements techniques et scientifiques, s'éloignent des valeurs chrétiennes et ne considèrent pas pour autant la pensée grecque comme seule source valable d'inspiration. Cette « nouvelle modernité » croit au progrès, au marché et à la liberté. L'avenir de l'avenir, c'est alors l'expansion de la liberté de commercer, de penser, de posséder, d'échanger, de voter.

Elle commence aux Pays-Bas, puis en Grande-Bretagne, par la Révolution industrielle ; en Amérique par une guerre d'indépendance ; et enfin en France, par une révolution politique.